

HJORTH & ROSENFELDT

Celui qui n'était pas un meurtrier

roman traduit du suédois
par Max Stadler



DES MÊMES AUTEURS

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.

CELUI QUI N'ÉTAIT PAS UN MEURTRIER, paru sous le titre *DARK SECRETS* aux Éditions Prisma, 2013 ; Babel noir n° 267.

LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014.

LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014.

LA FILLE MUETTE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.

RECALÉ, Actes Sud, 2019.

JUSTICE DIVINE, Actes Sud, 2021.

Titre original :

Det fördolda

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2010

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© Éditions Prisma, 2013

pour la traduction française

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

© ACTES SUD, 2022

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-16277-1

HJORTH & ROSENFELDT

CELUI
QUI N'ÉTAIT PAS
UN MEURTRIER

roman traduit du suédois
par Max Stadler

 BABEL NOIR

Je ne suis pas un meurtrier.

C'était ce que l'homme se répétait en traînant le corps du garçon vers l'étang : il n'était pas un meurtrier.

Les meurtriers sont des criminels. Des gens mauvais. Les ténèbres ont englouti leur âme et ils ont tourné le dos à la lumière.

Lui n'était pas méchant. Loin de là.

N'avait-il pas prouvé le contraire ces derniers temps ? N'avait-il pas mis de côté ses propres sentiments, sa propre volonté, pour les autres ? Tendre l'autre joue, voilà ce qu'il avait fait. Sa présence ici même, devant cette mare au milieu de nulle part avec ce garçon mort, n'était-elle pas encore une preuve de sa volonté de faire ce qui était juste ? Une preuve qu'il se *devait* de le faire ? Qu'il ne voulait plus jamais décevoir ?

L'homme s'arrêta pour reprendre son souffle. Malgré son jeune âge, le garçon était lourd. Un corps athlétique. Des heures passées en salle de sport.

Il y était presque. L'homme le saisit fermement par le pantalon qui avait été blanc, mais qui, maintenant, dans la nuit, paraissait presque noir. Le garçon avait beaucoup saigné.

Non, il ne fallait pas tuer. Le cinquième commandement. Tu ne tueras point. Mais il y avait des exceptions. La Bible encourageait même à tuer, lorsque l'intention était juste. Certains le méritaient. Ce qui était mauvais pouvait être bon. Rien n'était absolu.

Surtout quand le mobile n'était pas égoïste. Quand la perte d'une vie humaine en sauvait d'autres.

L'homme atteignit le bord de l'eau noire. Normalement, la mare était très peu profonde, mais la pluie de ces derniers jours avait abreuvé la terre, si bien qu'un petit étang s'étalait maintenant dans cette dépression de terrain glaiseux.

L'homme se baissa et saisit le garçon par les épaules. Il peina à redresser le corps. Pendant un court instant, il le regarda dans les yeux. Quelles avaient été ses dernières pensées ? Avait-il eu le temps d'en avoir ? Avait-il compris qu'il allait mourir ? S'était-il demandé pourquoi ? Avait-il pensé à tout ce qu'il n'avait pas pu faire pendant sa courte vie ou, au contraire, à ce qu'il avait accompli ?

Peu importait.

Pourquoi se tourmenter ?

Il n'avait pas le choix.

Il ne devait pas décevoir.

Pas encore une fois.

Pourtant, il hésita. Mais non, ils ne comprendraient pas. Ne pardonneraient pas. Ne tendraient pas l'autre joue comme lui.

Il poussa le garçon, et le corps heurta la surface de l'eau dans un clapotement sourd. L'homme sursauta, surpris par le bruit dans la nuit silencieuse.

Le corps du garçon disparut lentement dans l'eau.

L'homme qui n'était pas un meurtrier retourna à sa voiture, garée au bord du petit sentier dans la forêt, et rentra chez lui.

— Police de Västerås, Klara Lidman à l'appareil.

— J'appelle pour signaler la disparition de mon fils.

La femme paraissait presque gênée, comme si elle n'était pas tout à fait sûre d'être à la bonne adresse, ou comme si elle ne s'attendait pas vraiment à ce qu'on la croie. Klara Lidman prit son bloc-notes, bien que la conversation soit automatiquement enregistrée.

— Pourriez-vous me donner votre nom, s'il vous plaît ?

— Lena. Lena Eriksson. Mon fils s'appelle Roger. Roger Eriksson.

— Quel âge a-t-il ?

— Seize ans. Je ne l'ai pas vu depuis hier après-midi.

Klara nota l'âge et comprit qu'il allait falloir lancer un avis de recherche au plus vite. Si le garçon avait vraiment disparu.

— Quand exactement hier après-midi ?

— Il est parti de la maison vers cinq heures.

Vingt-deux heures. En vingt-deux heures, il peut se passer beaucoup de choses lors d'une disparition.

— Savez-vous où il est allé ?

— Oui, chez Lisa.

— Qui est Lisa ?

— Sa petite amie. Je l'ai appelée aujourd'hui, mais selon elle, il est parti de chez elle hier soir vers vingt-deux heures.

Klara barra le dix-sept sur sa feuille et le remplaça par un vingt-deux.

— Pour aller où ?

— Elle ne le savait pas. Elle pensait qu'il allait rentrer à la maison. Mais il n'est pas revenu. Pas de toute la nuit. Et maintenant, presque toute la journée est passée.

Et tu n'appelles que maintenant, pensa Klara. La femme à l'autre bout du fil ne paraissait pas particulièrement inquiète, remarqua-t-elle tout à coup. Plutôt abasourdie. Résignée.

— Sa copine s'appelle Lisa comment ?

— Hansson.

Klara nota le nom.

— Est-ce que Roger a un portable ? Avez-vous essayé de le joindre ?

— Oui, mais il ne répond pas.

— Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où il pourrait se trouver ? Il n'aurait pas passé la nuit chez des copains ?

— Non, dans ce cas, il m'aurait prévenue.

La femme marqua une brève pause. Klara supposa qu'elle avait craqué, mais lorsqu'elle entendit l'inspiration à l'autre bout du fil, elle comprit que son interlocutrice avait seulement tiré sur sa cigarette. Celle-ci exhala la fumée puis dit :

— Il a tout simplement décampé.

*

Le rêve revenait chaque nuit.

Le hantait.

Toujours le même rêve, qui exprimait toujours la même angoisse. Il n'en pouvait plus. Il avait l'impression de devenir fou. Sebastian Bergman valait mieux que cela. Si quelqu'un s'y connaissait en rêves, c'était bien lui ; si quelqu'un devait être capable de maîtriser la torture des souvenirs, c'était bien lui. Mais peu importait à quel point il s'y était préparé, à quel point il connaissait la signification réelle du rêve, il n'arrivait pas à s'y soustraire. Les mêmes images chaque nuit, depuis cinq ans. Son inconscient tendu à l'extrême pour lutter contre ce qu'il n'arrivait pas à affronter le jour : son sentiment de culpabilité.

Quatre heures quarante-trois.

Le jour se levait. Sebastian avait la bouche sèche. Avait-il crié ? Apparemment non, la femme allongée à côté de lui ne s'était pas réveillée. Elle respirait tranquillement, et ses longs cheveux tombaient sur sa poitrine nue, la recouvrant à moitié. Sebastian ouvrait et refermait lentement ses poings pour évacuer les crampes dans ses doigts. Il le faisait désormais presque automatiquement, tant il avait l'habitude de se réveiller le poing droit serré. Il tenta de se rappeler le nom de la créature qui dormait à ses côtés.

Katarina ? Karin ?

Elle avait dû le mentionner au cours de la soirée.

Kristina ? Karolin ?

Non que cela fût important, il ne la reverrait pas, mais fouiller dans sa mémoire l'aidait à chasser les restes nébuleux du rêve.

Sebastian se leva doucement, réprima un bâillement et ramassa ses vêtements. Pendant qu'il s'habillait, il promena

un regard désintéressé dans la pièce où il avait passé la nuit. Un lit, deux placards coulissants, un miroir, une table de chevet Ikea blanche où se trouvaient un réveil et un magazine, une petite table avec une photo de l'enfant dont elle avait la garde une semaine sur deux, et un peu de bazar à côté de la chaise où il venait de prendre ses vêtements. Des reproductions sans intérêt étaient accrochées aux murs, dont la couleur aurait sans doute été qualifiée par un agent immobilier rusé de "crème fouettée", alors qu'en réalité, c'était un simple beige. La pièce était comme le sexe qu'il y avait eu : peu inspiré et un poil ennuyeux, mais qui faisait l'affaire. Comme toujours. Malheureusement, la satisfaction ne durait jamais longtemps.

Sebastian ferma les yeux. C'était le moment le plus douloureux. Le retour à la réalité. La redescente. Il la connaissait si bien. Il se concentra sur la femme dans le lit, particulièrement sur son téton visible. Comment s'appelait-elle déjà ?

Il savait qu'il s'était présenté quand il était arrivé avec les boissons, il le faisait toujours. Pas lorsqu'il demandait si la place à ses côtés était encore libre, ou s'il pouvait l'inviter à boire un verre. Seulement au moment où il posait le verre devant elle.

— Au fait, je m'appelle Sebastian.

Qu'avait-elle répondu ? Un nom qui commençait par K, il en était absolument sûr. Il ferma la ceinture de son pantalon. La boucle émit un léger cliquetis.

— Tu pars ?

La voix pâteuse et ensommeillée, son regard cherchant le réveil sur la table de nuit.

— Oui.

— Je pensais qu'on prendrait le petit-déjeuner ensemble. Il est quelle heure ?

— Presque cinq heures.

La femme se redressa sur un coude. Quel âge avait-elle ? Bientôt quarante ? Elle écarta une mèche de son visage. L'idée que la matinée ne se passerait pas comme elle l'avait prévu se frayait un chemin dans son esprit encore embrumé. Il s'était levé et habillé en douce, sans intention de la réveiller. Ils ne mangeraient pas ensemble en lisant le journal et en bavardant gentiment, ils ne feraient pas de promenade dominicale. Il n'avait pas l'intention d'apprendre à mieux la connaître ni de la rappeler, malgré ce qu'il avait dit.

Elle le savait. C'est pourquoi elle dit simplement :

— Salut.

Sebastian ne chercha même plus à deviner son nom. Il n'était finalement plus très sûr qu'il commençât par un K.

Dehors, dans le jour naissant, la banlieue dormait encore. Sebastian s'arrêta au croisement devant le panneau. Rue Varpaväg. Quelque part à Gubbängen. Pas la porte à côté. Est-ce que le métro roulait à cette heure-ci ? Ils étaient rentrés en taxi et s'étaient arrêtés en chemin devant un 7-Eleven pour acheter du pain pour le petit-déjeuner, car elle s'était rappelé qu'elle n'avait plus rien à manger chez elle. Puisqu'il resterait pour le petit-déjeuner, n'est-ce pas ? Du pain et du jus de fruits, voilà ce qu'ils avaient acheté, lui et... Machine. Ah ! c'en était désespérant ! Comment s'appelait cette bonne femme ? Sebastian longea la rue déserte.

Quel que soit son nom, il l'avait blessée.

Dans quatorze heures, il irait à Västerås et accomplirait sa mission. Et là, il ne penserait plus du tout à cette femme.

Il commença à pleuvoir.

Quelle matinée de merde !

À Gubbängen.

Putain de merde ! Les chaussures de l'inspecteur Thomas Haraldsson étaient trempées, son talkie-walkie ne marchait pas, et en plus, il avait perdu les autres. Les rayons du soleil l'aveuglaient, il était obligé de cligner des yeux pour ne pas trébucher sur les racines qui parsemaient le sol boueux. Haraldsson ne cessait de jurer et de regarder sa montre. La pause-déjeuner de Jenny à l'hôpital commençait dans moins de deux heures. Elle rentrerait à la maison en espérant qu'il la rejoindrait. Mais il n'y arriverait pas. Il serait toujours en train de tourner en rond dans cette maudite forêt. Haraldsson s'enfonça dans la boue avec son pied gauche et sentit la chaussette absorber l'eau dans la chaussure. L'air portait déjà la douceur nouvelle et volatile du printemps, alors que l'eau avait gardé le froid de l'hiver. Il frissonna, mais parvint à sortir son pied du borbier pour retourner sur la terre ferme. Haraldsson promena son regard sur les environs. L'est devait se trouver par là. Est-ce que c'était dans cette zone que les scouts cherchaient ?

Il était tout à fait possible qu'il ait tourné en rond et complètement perdu le sens de l'orientation. Un peu plus loin, il aperçut une colline, une promesse de terre ferme,

une petite oasis dans cet enfer. Il se dirigea dans cette direction. Encore une fois, son pied s'enfonça. Le pied droit, cette fois. Quel bordel de merde ! Tout était de la faute de Hanser. Il n'aurait pas été obligé de se trimbaler ici, trempé jusqu'aux os, si Hanser n'avait pas voulu faire une démonstration de force. C'est sûr qu'elle en avait besoin, elle qui n'avait jamais été un véritable flic. En bonne juriste, elle avait grimpé tout en haut de l'échelle, sans jamais se salir les mains ni se mouiller les pieds. Non, si Haraldsson avait eu à décider, ils auraient abordé l'affaire d'une manière tout à fait différente. Certes, le gamin avait disparu depuis vendredi, et selon le règlement, il fallait bien élargir la zone de recherches, surtout parce qu'un témoin croyait avoir observé "des activités nocturnes" et "de la lumière dans la forêt", le week-end en question, près de Listakärr. Mais Haraldsson savait par expérience que cela ne servait à rien. Le gamin était à Stockholm et se fichait de sa mère inquiète. Il avait seize ans. Et c'était ce que faisaient les gamins de seize ans : ils se foutaient de leur mère. Hanser. Plus Haraldsson pataugeait, plus il la détestait. Elle était la pire chose qui lui soit jamais arrivée. Jeune, séduisante, ambitieuse, avec des opinions politiques bien campées, et parfaitement représentative de la police moderne. Hanser ne lui revenait pas. Dès leur première rencontre au commissariat de Västerås, Haraldsson avait su que sa carrière venait d'en prendre un coup. Il avait posé sa candidature pour le poste. Elle l'avait obtenu. Pendant cinq ans au moins, elle serait sa supérieure. Ses cinq ans à lui. On lui avait scié l'échelle. Sa carrière à lui stagnerait, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle n'amorçât sa chute. Quelle ironie qu'il se trouvât à quelques kilomètres

de Västerås, dans une forêt, enfoncé jusqu'aux genoux dans la gadoue nauséabonde ! "AUJOURD'HUI, CÂLIN À LA PAUSE-DÉJEUNER", c'était le message qu'il avait reçu dans la matinée. Ce qui signifiait que Jenny rentrerait à la maison à midi pour coucher avec lui, et le soir, ils feraient l'amour encore une ou deux fois. Voilà à quoi ressemblait leur vie en ce moment. Jenny était en traitement pour infertilité et, avec son médecin, elle avait élaboré un emploi du temps pour optimiser les chances de conception. Aujourd'hui était une date optimale. D'où le message. Haraldsson était tiraillé. Il appréciait le fait que leur vie sexuelle ait connu une augmentation de plusieurs centaines de pour cent dernièrement, puisque Jenny avait toujours envie de lui. Mais en même temps, il n'arrivait pas à se défaire de l'idée que ce n'était pas lui qu'elle voulait, mais son sperme. Sans ce désir d'enfant, il ne lui serait jamais venu à l'idée de rentrer à la maison pour baiser pendant la pause-déjeuner. Il avait l'impression qu'ils se conduisaient comme les animaux. Dès qu'un ovule se mettait à flotter vers l'utérus, ils copulaient comme des lapins. Et entre-temps aussi, juste pour être sûrs. Mais il ne s'agissait plus de plaisir ni de tendresse. Qu'était devenue la passion ? Où était passée l'envie ? Elle trouverait la maison vide. Peut-être qu'il aurait dû l'appeler pour lui demander s'il devait éjaculer dans un verre et le mettre au frigo avant de partir ! Et le pire dans tout ça, c'est qu'il n'était même pas sûr que Jenny aurait considéré cette proposition comme une mauvaise idée.

Tout avait débuté samedi. Vers quinze heures, le service des urgences avait transféré un appel à la police de Västerås. Une mère avait signalé la disparition de son fils

de seize ans. Étant donné qu'il s'agissait d'un mineur, on avait lancé un avis de recherche de la plus haute priorité. En exacte conformité avec le règlement. Malheureusement, l'avis était resté sur son bureau jusqu'au dimanche avant qu'une patrouille ne s'occupât de l'affaire – avec pour seul résultat que deux policiers étaient allés voir la mère vers seize heures. Ceux-ci avaient pris sa déposition une nouvelle fois et avaient établi un rapport au commissariat avant la fin de leur service. À cette heure-là, aucune mesure concrète n'avait encore été prise, hormis le fait qu'il existait maintenant deux signalements soigneusement consignés et quasiment identiques de la même personne disparue. Tous deux affublés de l'étiquette "hautement prioritaire". Ce ne fut que lundi matin, alors que Roger Eriksson avait disparu depuis cinquante-huit heures, que le policier de service remarqua que l'avis de recherche n'avait pas été lancé. Une réunion sur les nouveaux uniformes avait malheureusement duré si longtemps que Haraldsson n'avait reçu le dossier qu'à midi. En voyant la date de réception, Haraldsson remercia son ange gardien que cette patrouille soit passée chez Lena Eriksson dimanche soir. Inutile que la mère apprenne que les policiers n'avaient fait que remplir un deuxième avis de recherche. Non, l'enquête avait déjà sérieusement commencé dimanche, mais sans résultat pour l'instant. Ce serait cette version que Haraldsson défendrait. Il savait qu'il serait obligé de glaner quelques renseignements supplémentaires avant de parler à Lena Eriksson. Voilà pourquoi il essaya de joindre Lisa Hansson, mais la jeune fille était encore à l'école. Haraldsson vérifia d'abord si Lena Eriksson ou son fils étaient fichés. Roger avait commis

plusieurs vols à l'étalage. Le dernier datait de plus d'un an auparavant et ne pouvait guère avoir de lien avec sa disparition. Rien sur la mère. Ensuite, il appela la mairie et apprit que Roger était un élève du lycée Palmlövskå. Pas bon, pensa Haraldsson. C'était un lycée privé avec internat, figurant parmi les meilleures écoles du pays. Seuls les enfants doués et très motivés, avec des parents aisés, allaient à Palmlövskå. Des parents qui avaient des relations. On chercherait sûrement un bouc émissaire qui porterait le chapeau pour le retard pris dans l'enquête et, dans ce contexte, cela ferait mauvaise impression de ne pas avoir glané la moindre information au troisième jour. Haraldsson décida de rattraper le coup. Sa carrière était au point mort, il ne fallait pas prendre trop de risques. C'est pourquoi il avait travaillé dur cet après-midi-là et était passé à l'école. Le directeur de l'établissement, Ragnar Groth, ainsi que la professeure principale de Roger Eriksson, Beatrice Strand, se montrèrent très inquiets et horrifiés d'apprendre que Roger était porté disparu. Ils se sentaient impuissants et n'avaient rien remarqué de particulier. Roger s'était comporté comme d'habitude, il était venu à l'école, avait eu une interro de suédois le vendredi après-midi et, selon ses camarades de classe, il était apparu de bonne humeur après. Puis Haraldsson eut l'occasion de parler avec Lisa Hansson, la dernière personne à avoir vu Roger le vendredi soir. Elle avait le même âge que lui, et on la lui présenta à la cafétéria du lycée. C'était une jolie fille, mais assez quelconque. Des cheveux lisses et blonds, relevés devant avec une simple barrette. Des yeux bleus non maquillés. Un chemisier blanc fermé jusqu'à l'avant-dernier bouton, assorti d'un gilet. Haraldsson

pensa immédiatement à l'église quand il prit place en face d'elle. Ou à la fille dans la série télé "La pierre blanche", diffusée durant son enfance. Il lui demanda si elle voulait boire quelque chose. Elle secoua la tête.

— Raconte-moi ce qui s'est passé vendredi dernier, quand Roger était chez toi.

Lisa haussa les épaules.

— Il est venu vers cinq heures et demie, on a regardé la télé dans ma chambre, et puis il est rentré chez lui vers dix heures. En tout cas, il a dit qu'il rentrait chez lui...

Haraldsson hocha la tête. Quatre heures et demie dans sa chambre. Deux ados de seize ans. Regarder la télé, mon œil. Ou bien est-ce qu'il jugeait trop les autres d'après ses propres expériences ? À quand remontait la dernière fois que Jenny et lui avaient regardé la télé pendant toute une soirée ? Sans baiser pendant la pub ? Des mois.

— Et c'est tout ? Vous ne vous êtes pas disputés, rien ?

Lisa secoua la tête. Elle ne cessait de ronger l'ongle presque inexistant de son pouce. Haraldsson remarqua que la peau autour de l'ongle était déchiquetée.

— Est-ce qu'il a déjà disparu comme ça ?

Lisa secoua de nouveau la tête.

— Non, pas que je sache, mais on n'est pas ensemble depuis très longtemps. Vous n'avez pas encore parlé avec sa mère ?

Pendant un court instant, Haraldsson pensa que c'était un reproche, avant de comprendre que ce n'était bien évidemment nullement le cas. La faute de Hanser. Elle le rendait tellement dingue qu'il doutait de lui-même.

— D'autres policiers sont allés la voir, mais nous devons parler avec tout le monde. Pour nous faire une idée.

Haraldsson se racla la gorge.

— Comment Roger s'entend-il avec sa mère ? Est-ce qu'il y a des problèmes ?

Lisa haussa une nouvelle fois les épaules. Haraldsson trouva son répertoire assez limité. Secouer la tête et hausser les épaules.

— Ils ne se sont pas disputés de temps à autre ?

— Si, c'est arrivé. Elle n'aime pas l'école.

— Cette école en particulier ?

Lisa acquiesça.

— Elle la trouve snob.

Ce qui est absolument vrai, pensa Haraldsson.

— Est-ce que le père de Roger habite en ville également ?

— Non, je n'ai aucune idée de l'endroit où il habite. Je ne suis même pas sûre que Roger le sache. Il ne parle jamais de lui.

Haraldsson nota cette information dans son carnet. Intéressant. Peut-être que le fils était parti à la recherche de ses origines. Pour retrouver son père absent. Sans rien dire à sa mère. Il n'aurait pas été le premier.

— Qu'est-ce qui s'est passé selon vous ?

Haraldsson fut arraché à ses réflexions. Il leva les yeux vers Lisa et vit qu'elle était au bord des larmes.

— Je ne sais pas. Mais il reviendra sûrement. Peut-être qu'il est seulement parti à Stockholm pour quelques jours. Une petite aventure, tu sais.

— Pourquoi est-ce qu'il ferait ça ?

Haraldsson observa sa mine déconfite. Le pouce rongé entre ses lèvres nues. Non, cette petite demoiselle catholique ne voyait pas de raison, bien sûr. Par contre, Haraldsson était de plus en plus convaincu que le disparu avait fait une fugue.

— Parfois, on a des idées un peu bizarres. Il reviendra sûrement, tu verras.

Haraldsson afficha un sourire censé inspirer la confiance, mais à la réaction de Lisa, il vit qu'il n'avait pas obtenu l'effet escompté.

— Je te le promets, ajouta-t-il.

Avant de partir, il demanda à la jeune fille de lui faire la liste des amis de Roger et de toutes les personnes avec qui celui-ci était en contact. Lisa réfléchit longtemps,

puis elle nota quelque chose sur un bout de papier qu'elle lui tendit : deux noms. Johan Strand et Sven Heverin. Un garçon solitaire, pensa Haraldsson, les garçons solitaires fuguent.

Lorsqu'il s'installa au volant de sa voiture le lundi après-midi, Haraldsson était plutôt satisfait de sa journée de travail. Certes, sa conversation avec Johan Strand ne l'avait pas beaucoup avancé : ce dernier avait seulement déclaré l'avoir vu pour la dernière fois le vendredi après-midi, en sortant de l'école. D'après lui, Roger avait l'intention de passer voir Lisa. Il ignorait où il était allé ensuite. Quant à Sven Heverin, il avait apparemment des vacances à rallonge. Six mois en Floride, et il était déjà parti depuis sept semaines. La mère du garçon avait accepté une mission de consulting aux États-Unis, et avait emmené toute sa famille. Certaines personnes sont vraiment vernies, se dit Haraldsson en se demandant quels endroits exotiques il avait bien pu visiter grâce à son travail. La seule chose qui lui venait à l'esprit était un séminaire à Riga, durant lequel il avait passé tout son temps cloué au lit par une gastro-entérite. Il se souvenait juste que ses collègues s'étaient bien amusés pendant qu'il avait la tête dans un seau en plastique bleu.

Mais aujourd'hui, Haraldsson était plutôt satisfait de lui. Il avait suivi plusieurs pistes, mais surtout, il avait découvert un conflit potentiel mère/fils qui laissait supposer que l'affaire ne relèverait bientôt plus de leur compétence. La mère n'avait-elle pas dit elle-même, lorsqu'elle avait signalé sa disparition, que son fils "avait décampé" ? Si, c'était bien ce qu'elle avait dit. Haraldsson se souvenait que ses paroles l'avaient interpellé lorsqu'il

avait écouté l'enregistrement. Elle n'avait pas utilisé le mot "parti" ou "disparu", mais "décampé". Cela ne signifiait-il pas qu'il était parti sur un coup de tête ? Une porte claquée au nez d'une mère résignée. Haraldsson en était de plus en plus convaincu. Ce jeune homme était parti pour élargir son horizon à Stockholm.

Par simple précaution, Haraldsson avait tout de même prévu de passer voir plusieurs personnes qui le reconnaîtraient si jamais quelqu'un demandait où en était l'enquête. Peut-être l'une d'entre elles avait-elle bel et bien vu Roger au centre-ville, près de la gare. Puis il rendrait visite à la mère pour la mettre un peu sous pression et lui faire admettre qu'elle se disputait souvent avec son fils. Très bon plan, se dit-il en mettant le contact.

Au même moment, son téléphone portable sonna. Un simple coup d'œil sur l'écran lui donna des frissons. Hanser.

— Qu'est-ce qu'elle me veut encore ? grommela Haraldsson en coupant le moteur.

Devait-il ignorer l'appel ? Une pensée alléchante, mais peut-être voulait-elle lui annoncer le retour du gamin. Peut-être était-ce justement ce qu'elle avait à lui dire. Qu'il avait raison depuis le début. Il décrocha.

La conversation ne dura que dix-huit secondes au cours desquelles Hanser ne prononça que cinq mots.

— Où es-tu ? furent les trois premiers.

— Dans la voiture, répondit Haraldsson, ce qui était la vérité. Je viens de passer à l'école du gamin, j'ai parlé à ses profs et à sa petite amie.

À son grand désarroi, Haraldsson remarqua qu'il s'était immédiatement mis sur la défensive. Sa voix trahissait

un brin de soumission et se fit soudain plus aiguë. Bon sang, il avait pourtant fait son boulot correctement.

— Viens immédiatement !

Haraldsson s'apprêtait à expliquer qu'il était déjà en route pour une autre destination, et à demander ce qu'il y avait de si important, mais Hanser avait déjà raccroché. Connasse. Il remit le contact et se rendit au commissariat.

Hanser l'y attendait de pied ferme. Le regard glacé. La chevelure blonde trop parfaite. Le tailleur sur mesure et assurément cher. Elle lui annonça avoir reçu un coup de fil paniqué de Lena Eriksson lui demandant ce qui avait été fait pour son fils, et elle avait dû se poser la même question : qu'avait-on fait ?

Haraldsson lui résuma brièvement ses activités de l'après-midi en s'efforçant de souligner à quatre reprises que l'affaire n'était arrivée sur son bureau qu'à midi. Si elle avait des reproches à formuler, elle n'avait qu'à s'adresser aux préposés du week-end.

— C'est bien ce que je compte faire, répondit calmement Hanser. Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue qu'on avait perdu autant de temps dans cette enquête ? Il faut absolument me tenir au courant de ce genre de choses.

Haraldsson sentit leur conversation prendre un tour inattendu. Il essaya tant bien que mal de se justifier :

— Ça arrive. Je ne vais tout de même pas courir te voir à chaque fois qu'on est un peu à la bourre. Tu as sûrement mieux à faire.

— Mieux à faire que de se lancer immédiatement à la recherche d'un enfant disparu ?

Elle le fixa d'un air interrogateur. Haraldsson resta coi. Leur conversation ne se passait pas comme prévu. Pas du tout.

Ça, c'était lundi. À présent, il se trouvait quelque part dans les environs de Listakärr, à patauger dans la boue. Hanser avait sorti le grand jeu : interrogatoire du voisinage et battues dont on élargissait chaque jour le périmètre. Sans résultat jusqu'ici. Hier, Haraldsson s'était jeté sur le commissaire divisionnaire en déclarant sur un ton sarcastique que toute cette affaire allait leur coûter la peau des fesses. Beaucoup d'hommes mobilisés pour rechercher un jeune qui était probablement en train de prendre du bon temps dans la capitale. Haraldsson eut du mal à interpréter la réaction de son supérieur, mais ce dernier se souviendrait sûrement de ses paroles quand Roger serait revenu de sa petite excursion. Il comprendrait alors quelles sommes inconsidérées Hanser avait gaspillées. Cette pensée fit sourire Haraldsson. Les procédures étaient une chose, l'intuition d'un policier en était une autre. On ne s'arrête jamais d'apprendre.

Haraldsson s'immobilisa. En plein milieu de la colline. Il s'était encore embourbé. Et cette fois, pour de bon. Il dégagea son pied. Sans chaussure. Il eut encore le temps de voir la boue se répandre généreusement dans le soulier noir pointure quarante-trois pendant que sa chaussette gauche absorbait encore quelques millilitres d'eau froide.

Il en avait assez à présent.

Ras le bol.

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

À genoux, il plongea sa main dans la boue pour récupérer sa chaussure. Ensuite, il rentrerait à la maison. Les autres n'avaient qu'à venir sillonner le coin avec leurs putains d'équipes de sauvetage. Il avait une femme à féconder.

*

Un trajet en taxi plus tard et trois cent quatre-vingts couronnes en moins dans son portefeuille, Sebastian se trouvait devant l'entrée de son appartement de la rue Grev Magnigatan, dans le quartier huppé d'Östermalm. En fait, cela faisait longtemps qu'il voulait s'en séparer : il était cher et luxueux. Fait sur mesure pour un professeur et écrivain à succès au parcours universitaire exemplaire et au réseau bien développé. Tout ce qu'il n'était ou n'avait plus. Rien qu'à l'idée de faire le tri dans ce qu'il avait accumulé au fil des années et de faire ses cartons, la tâche lui paraissait insurmontable. C'était pour cette raison qu'il avait simplement condamné certaines pièces de l'appartement et ne se servait plus que de la cuisine, de la chambre d'amis et d'une petite salle de bains. Il ne touchait plus au reste. En attendant... il ne savait pas quoi au juste.

Sebastian jeta un bref coup d'œil à son lit défait, mais décida de prendre une douche. Longue et chaude. Il avait déjà oublié ses exploits de la nuit. Était-ce une erreur d'être parti si vite ? Aurait-elle pu lui donner autre chose dans les heures suivantes ? Sûrement encore plus de sexe. Et un petit-déjeuner avec jus de fruits et petits pains. Et

après ? Les adieux auraient été inévitables. Cela n'aurait jamais pu finir autrement. Autant couper court. Et pourtant, ça lui manquait, ce moment de communion avec un autre être humain qui, pendant un bref instant, lui faisait oublier tout le reste. Il se sentait à nouveau engourdi et vide. Combien d'heures avait-il dormi la nuit dernière ? Deux ? Deux et demie ? Il n'avait pas la gueule de bois, c'était déjà ça. Il se regarda dans le miroir. Ses yeux paraissaient plus fatigués que d'habitude, et il remarqua qu'il devenait urgent de prendre rendez-vous chez le coiffeur. Peut-être une coupe en brosse ? Non, cela lui rappellerait trop le passé. Et le passé était révolu. Mais il pourrait tailler sa barbe, donner forme à ses cheveux et peut-être même se faire faire quelques mèches. Il se sourit, de son sourire le plus charmant. Incroyable qu'il pût encore avoir du succès, pensa-t-il. Le vide était réapparu. Tout à coup, il sentit la fatigue l'envahir. La redescente était achevée. Il regarda sa montre. Il fallait absolument qu'il s'allonge au moins un peu. Il savait que le rêve allait revenir, mais il était trop fatigué pour s'en soucier. Il connaissait maintenant si bien son fidèle compagnon que celui-ci lui manquait parfois, lorsqu'il lui arrivait de dormir sans qu'il le réveillât en plein milieu de la nuit.

Au début, c'était différent. Quand le rêve l'avait torturé pendant des mois et des mois, Sebastian avait été las de se réveiller sans cesse et de subir cet état oscillant perpétuellement entre l'angoisse et l'asphyxie, l'espoir et le désespoir. Pour mieux dormir, il avait commencé à avoir la main lourde sur la bouteille, solution plébiscitée par les universitaires d'âge moyen à la vie sentimentale compliquée. Pendant quelque temps, il avait réussi à ne

plus rêver du tout, mais son subconscient avait trouvé un moyen de contourner le barrage alcoolique, si bien qu'il fut obligé de boire de plus en plus tôt et en quantités de plus en plus grandes pour en sentir les effets. À la fin, Sebastian finit par s'avouer vaincu. Il arrêta de boire du jour au lendemain. Tenta de faire face à la douleur. De laisser le temps aux blessures de cicatriser. Ce fut un échec cinglant. Au bout d'une nouvelle période sans parvenir à dormir une seule nuit complète, il commença à prendre des médicaments. Ce qu'il s'était juré de ne jamais faire. Mais on ne pouvait pas tenir toutes ses promesses, il le savait plus que tout autre. Surtout quand on était confronté aux vraies grandes questions de l'existence. Il fallait être plus flexible. Il appela quelques-uns de ses anciens patients les moins scrupuleux et dépoussiéra son bloc d'ordonnances. Le deal était simple : ils faisaient moitié-moitié.

Évidemment, la Sécurité sociale manifesta son étonnement de le voir soudain prescrire autant de psychotropes. Mais Sebastian parvint à l'apaiser avec quelques mensonges tout à fait crédibles sur la "reprise de son activité" précédée d'une "période d'introduction intensive pour des patients au stade d'autoexploration". De plus, il augmenta le nombre de ses patients pour ne pas éveiller les soupçons.

Au début, il prenait principalement du Propavan, du Prozac et du Di-Gesic, mais leur effet était ridiculement court. Ce fut pourquoi il adopta ensuite la Dolcotine et d'autres substances à base de morphine.

La Sécurité sociale s'avéra finalement le moindre de ses soucis. Les effets secondaires de ses expérimentations

étaient bien plus gênants. Le rêve disparut, certes, mais avec lui son appétit et sa libido – une expérience totalement inédite et angoissante pour Sebastian. Le plus dur à supporter cependant était la fatigue chronique. Il avait l'impression de ne plus pouvoir aller au bout de ses pensées, comme si elles étaient coupées au beau milieu. Il pouvait, en faisant quelques efforts, mener une conversation de la vie quotidienne, mais une vraie discussion ou de longues explications étaient devenues totalement impensables.

Comme Sebastian avait fondé toute son existence sur son image intellectuelle et sur l'illusion d'avoir un esprit vif et acéré, il ne supporta pas de se retrouver dans cet état. Il ne pouvait concevoir de mener une vie anesthésiée. Certes, ses douleurs étaient apaisées, mais à quel prix : tout percevoir de la même manière atténuée, jusqu'à la vie elle-même, et ne plus pouvoir ressentir sa propre subtilité. Pour lui, la limite était désormais atteinte. Il se vit obligé de choisir entre vivre dans l'angoisse ou avec une perception tronquée. Quand il réalisa qu'il détesterait sa vie quoi qu'il fût, il opta pour l'angoisse et arrêta les médicaments du jour au lendemain.

Depuis, il ne touchait plus ni à l'alcool ni aux médicaments. Même pas un cachet d'aspirine. Mais il rêvait. Toutes les nuits.

Pourquoi fallait-il qu'il pensât justement à ça en se regardant dans le miroir de la salle de bains ? Pourquoi maintenant ? Ce rêve l'accompagnait depuis des années. Il l'avait étudié et analysé. En avait parlé avec son psy. Avait appris à vivre avec.

Pourquoi maintenant ?

C'était sûrement à cause de Västerås, pensa-t-il en accrochant sa serviette et en sortant nu de la salle de bains. C'était la faute de Västerås.

Västerås – et de sa mère. Mais aujourd'hui, il allait refermer ce chapitre de sa vie. À jamais.

Aujourd'hui serait peut-être une bonne journée.

Pour Joakim, cette journée était la meilleure qu'il avait passée depuis longtemps, là-bas, dans la forêt de Listakärr, et elle était d'autant meilleure qu'il allait parler aux policiers. Le rassemblement scout plutôt maussade s'était transformé en une vraie aventure. Johan avait jeté un regard à la dérobée au policier qui se tenait devant lui, surtout à son arme, et il avait décidé qu'il deviendrait lui-même policier. Avec uniforme et revolver : comme les scouts, mais en mieux équipé. Ce serait super. Car pour être honnête, la vie de scout n'était pas l'activité la plus intéressante qui fût, trouvait Joakim. Plus maintenant. Il venait d'avoir quatorze ans, et ce loisir qu'il pratiquait depuis l'âge de six ans perdait peu à peu de son attrait. La fascination pour la vie au grand air, la survie, les animaux et la nature s'était envolée. Pourtant, il ne trouvait pas cela ridicule, comme la plupart des garçons de sa classe ; non, il avait tout simplement fait le tour de la question. Merci, c'était sympa, mais maintenant, il était temps de découvrir du nouveau. Du vrai.

Peut-être que Tommy, leur chef, le sentait. C'était probablement pour cette raison qu'il avait abordé les policiers et les militaires en vue de savoir ce qui se passait, à leur arrivée à Listakärr.

Le policier, un dénommé Haraldsson, avait pesé le pour et le contre, et décidé que cela ne pouvait pas faire de mal d'avoir neuf autres paires d'yeux à disposition dans la forêt. Un périmètre de recherches leur avait alors été attribué. Haraldsson avait demandé à Tommy de diviser le groupe en trois, de choisir pour chaque équipe un capitaine et de les lui envoyer pour qu'il leur donne ses instructions. Joakim avait tiré le gros lot : il faisait équipe avec Alice et Emma, les plus belles filles de l'unité. Et pour couronner le tout, il avait été nommé capitaine.

Joakim retournait à présent auprès des filles qui l'attendaient. Ce Haraldsson était aussi monosyllabique et décidé que les policiers des films du commissaire Beck, et Joakim se sentait incroyablement important. Il imaginait déjà le déroulement de la journée : il retrouverait ce garçon grièvement blessé, et ce dernier le regarderait comme seuls le font les mourants. Il serait trop faible pour parler, mais ses yeux parleraient pour lui. Joakim le porterait jusqu'au point de rendez-vous, dans un scénario des plus dramatiques. Les autres, le voyant arriver, pousseraient des cris de joie, et tout serait parfait.

De retour auprès de son groupe, Joakim plaça Emma à sa gauche et Alice à sa droite. Haraldsson lui avait fermement ordonné de ne pas rompre la chaîne, et Joakim déclara aux filles d'un air grave qu'ils devaient absolument rester ensemble. C'était sérieux ! Au bout de ce qui lui parut une éternité, Haraldsson leur fit signe, et l'équipe d'éclaireurs put enfin se mettre en route.

Joakim constata très vite qu'il était extrêmement difficile de maintenir une chaîne de battue même si elle ne se composait que de trois groupes de trois personnes.

Surtout lorsqu'ils commencèrent à s'enfoncer dans la forêt et furent obligés de dévier du parcours prévu à cause du sol marécageux. L'un des groupes avait du mal à suivre, l'autre ne faisait aucun effort pour réduire son rythme et avait déjà disparu derrière la colline. Exactement comme Haraldsson l'avait prévu. Joakim était de plus en plus impressionné par cet homme. Il paraissait tout savoir. Joakim sourit aux filles et reprit encore une fois les derniers mots de Haraldsson :

— Si vous trouvez quelque chose, criez : “Trouvé !”
Emma hocha la tête, agacée.

— Tu l'as déjà dit au moins cent fois.

Joakim ne se laissa pas décourager. Les yeux plissés par le soleil, il continua d'avancer en s'efforçant de maintenir le cap et les distances, bien que ce soit de plus en plus difficile. Et le groupe de Lasse qui était encore sur leur gauche quelques instants auparavant avait déjà disparu.

Au bout d'une demi-heure, Emma demanda à faire une pause. Joakim tenta de lui expliquer qu'ils ne pouvaient pas faire ça. On courait le risque de perdre complètement les autres.

— Quels autres ?

Alice eut un rire éloquent, et Joakim dut admettre que cela faisait déjà un moment qu'ils n'avaient plus vu les autres.

— On dirait qu'ils sont derrière nous.

Ils se turent et prêtèrent l'oreille. Ils entendirent de légers bruits au loin. Quelqu'un cria quelque chose.

— On continue, ordonna Joakim, bien qu'il craignît fortement qu'Alice eût probablement raison. Ils étaient peut-être allés trop vite. Ou dans la mauvaise direction.

— Alors, vas-y tout seul ! rétorqua Emma en le fusillant du regard.

L'espace d'un instant, Joakim eut la sensation d'avoir perdu le contrôle sur son groupe, surtout sur Emma. Comme par hasard, elle qui lui avait pourtant lancé quelques douces œillades au cours de la dernière demi-heure. Joakim commença à transpirer, et ce n'était pas seulement à cause du caleçon long bien trop chaud qu'il portait. Il l'avait pourtant poussée à continuer uniquement pour l'impressionner, ne comprenait-elle donc pas ? Et maintenant, voilà que tout était de sa faute.

— Tu as faim ? demanda Alice en interrompant Joakim dans ses pensées. Elle venait de sortir des sandwiches de son sac.

— Non, répondit-il un peu trop vite, avant de remarquer qu'il avait réellement faim.

Joakim fit encore quelques pas et se posta sur un monticule de terre pour donner l'impression de savoir ce qu'il faisait. Emma accepta avec plaisir un sandwich et n'accorda aucune attention à la tentative de Joakim de se rendre important. Il comprit qu'il devait changer de tactique. Il prit une profonde inspiration et laissa l'air frais de la forêt s'infiltrer dans ses poumons. Le ciel s'était couvert, le soleil avait disparu, et avec lui la promesse d'une journée parfaite. Il retourna auprès des filles et décida d'adoucir le ton.

— Finalement, j'aimerais bien un sandwich, si tu en as encore un pour moi, dit-il aussi aimablement que possible.

— Bien sûr, répondit Alice en lui tendant un petit pain emballé dans du film alimentaire. Elle lui sourit, et Joakim remarqua que sa nouvelle tactique semblait efficace.

— Je me demande où on est, dit Emma en sortant une carte de son sac.

Tous trois se penchèrent et tentèrent de localiser leur position. Ce qui était relativement compliqué, le terrain ne possédant aucun point d'orientation fixe. C'était un enchevêtrement de collines, de forêts et de marécages. Mais ils savaient d'où ils étaient partis et dans quelle direction.

— Nous sommes allés presque tout le temps vers le nord, on devrait être là, suggéra Emma.

Joakim hochâ la tête, impressionné. Emma était futée.

— Vous croyez qu'on doit continuer ou attendre les autres ? demanda Alice.

— Je pense qu'on devrait avancer, répondit Joakim du tac au tac avant de se dépêcher d'ajouter : À moins que vous ne préféreriez attendre ?

Il regarda les deux filles, Emma avec ses yeux bleu clair et Alice avec ses traits un peu plus anguleux. Elles étaient toutes les deux d'une beauté époustouflante, pensa-t-il, en se surprenant à espérer qu'elles proposent d'attendre. Et que les autres mettent beaucoup, beaucoup de temps à venir.

— On n'a qu'à avancer. Si on est là, on n'est sûrement pas loin de l'endroit où on est censé se retrouver, non ? dit Emma en désignant la carte.

— Oui, vous avez sûrement raison, mais les autres sont derrière nous, ils vont arriver, se risqua Joakim.

— Je croyais que tu voulais arriver le premier. Tu es parti comme une fusée, répondit Alice.

Les deux amies s'esclaffèrent, et Joakim savoura le plaisir de rire en compagnie de si jolies filles. Il donna une bourrade à Alice.

— Mais tu as bien suivi !

Ils commencèrent à se pourchasser. Les filles coururent entre les flaques d'eau, d'abord sans but, mais quand Emma trébucha dans une flaque, ils se mirent à s'éclabousser. C'était beaucoup plus amusant que cette battue ennuyeuse, trouvait Joakim. Il poursuivit Emma et toucha son bras pendant une seconde. Elle se débattit et essaya de lui échapper. Mais son pied gauche resta coincé sous une racine, et elle perdit l'équilibre. Pendant un instant, elle parut réussir à se relever, mais le sol autour d'elle n'était qu'un énorme trou de vase dans lequel elle s'enfonça jusqu'à la taille. Joakim rit, et Emma hurla. Quand Joakim se fut calmé, il se dirigea vers elle. Mais Emma cria encore plus fort. Ce n'était pourtant pas si dangereux. Juste un peu d'eau. Puis il vit le corps livide qui émergeait de l'eau juste devant Emma. Comme s'il était resté sous la surface en guettant sa proie. La légèreté de leur jeu s'était subitement évaporée, la panique et la nausée leur vinrent aux lèvres. Emma vomit, et Alice éclata en sanglots. Joakim resta pétrifié, fixant la scène qui allait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours.

*

Haraldsson somnolait dans son lit. Jenny était à côté de lui, les pieds enfoncés dans le matelas, un coussin sous les fesses. Elle n'avait pas voulu laisser les choses traîner en longueur.

— Il vaut mieux expédier l'affaire tout de suite, avait-elle dit, comme ça, on pourra s'y remettre une deuxième fois avant que je ne doive y aller.

Expédier. Existait-il un mot moins romantique ? Haraldsson en doutait. Mais à présent, c'était expédié, et il sommeillait. Quelque part, il entendit Abba. Un téléphone sonna.

— C'est ton portable.

Jenny lui donna un coup dans les côtes. Haraldsson sursauta en prenant conscience qu'il n'était pas censé être dans son lit à côté de sa femme. Il s'empara de son pantalon par terre et tira le portable de la poche avant. Bingo. Hanser. Il prit une profonde inspiration et décrocha. Cette fois, elle prononça six mots.

— Putain, où es-tu encore passé ?!

Hanser raccrocha, furieuse. "Foulé la cheville". Mon œil. Elle n'avait pas la moindre envie d'aller à l'hôpital ni même d'y envoyer une voiture de patrouille pour démasquer cet imbécile. Elle n'avait pas le temps pour ça. Elle était maintenant chargée d'enquêter sur un meurtre. Et le responsable des recherches sur le secteur de Listakärr ne lui avait pas facilité la tâche en enrôlant des scouts pour les battues. Des enfants, pour lesquels elle devait maintenant prévoir une aide psychologique car l'un d'entre eux était tombé dans une mare, faisant ainsi remonter le cadavre à la surface.

Hanser secoua la tête. Tout était allé de travers dans cette affaire de disparition. Absolument tout. Il fallait mettre fin à cette série d'erreurs. Être professionnel. Elle fixa le téléphone. Une pensée lui avait traversé l'esprit. C'était une grande décision. Trop tôt, penseraient sûrement la plupart des gens. Cela porterait peut-être atteinte à son autorité. Mais le moment était venu de travailler avec les meilleurs.

Le bureau de Torkel lui ressemblait : simple et sobre. Pas de fioritures, presque rien de personnel. Avec les meubles que Torkel avait commandés dans un grand magasin, la pièce donnait l'impression d'appartenir à un directeur de collège de province victime de coupes budgétaires plutôt qu'à l'un des plus éminents fonctionnaires de police de Suède. Certains collègues trouvaient étrange que l'homme qui dirigeait la brigade criminelle nationale suédoise ne veuille pas montrer sa réussite. D'autres en concluaient tout simplement que son succès ne lui était pas monté à la tête. La vérité était bien plus simple et moins glorieuse : Torkel n'en avait tout bonnement pas le temps. Son métier était très exigeant, et il était sans cesse en déplacement. De plus, il n'avait aucune envie de gaspiller son peu de temps libre à décorer un bureau dans lequel il se trouvait rarement.

— De Västerås, ajouta Vanja en prenant place en face de lui. Un jeune de seize ans a été assassiné.

Torkel observa Vanja prendre ses aises sur la chaise. Il n'était manifestement pas prévu qu'il menât cette conversation téléphonique seul. Torkel hocha la tête et prit le combiné. Depuis son deuxième divorce, il avait l'impression que toutes ses conversations téléphoniques traitaient de meurtres horribles. La dernière fois qu'on l'avait appelé pour lui demander à quelle heure il serait là pour dîner ou d'autres banalités de ce genre remontait déjà à plus de trois ans.

Il connaissait ce nom, Kerstin Hanser, chef de la brigade criminelle de Västerås. Il l'avait rencontrée au cours

d'une formation un paquet d'années auparavant. Elle lui avait paru sympathique et très compétente. Il se souvenait s'être réjoui pour elle quand il avait lu qu'elle avait été promue. Sa voix était haletante et étranglée :

— J'ai besoin d'aide, et j'ai décidé de faire appel à la Crim'. Ce que j'aimerais, en fait, c'est que tu viennes ici, l'entendit-il dire. Tu crois que ce serait possible ? continua-t-elle sur un ton presque suppliant.

Pendant un court instant, Torkel se demanda s'il devait se trouver une excuse. Il revenait juste d'une affaire pour le moins éprouvante. Mais il comprit que Kerstin Hanser avait réellement et urgemment besoin d'aide.

— On s'est planté depuis le début, et il est possible qu'on aille droit dans le mur. J'ai vraiment besoin de ton soutien ! ajouta-t-elle comme si elle avait entendu ses doutes.

— De quoi s'agit-il ?

— Un jeune de seize ans. Porté disparu depuis plusieurs jours. Mort. Assassiné. Horrible.

— Envoie-moi le dossier par mail, je vais l'étudier, répondit Torkel en observant Vanja qui, entre-temps, s'était levée pour prendre le combiné de l'autre téléphone.

— Billy, amène-toi dans le bureau de Torkel. On a du boulot, dit-elle avant de raccrocher. Comme si elle connaissait déjà la réponse de Torkel. C'était souvent le cas, mais d'un autre côté, cela le chiffonnait un peu. Bien qu'âgée de trente ans à peine, Vanja s'était transformée en véritable policière au bout des deux ans passés à ses côtés. Torkel était presque troublé de voir à quel point elle était douée. Il aurait bien aimé pouvoir dire qu'il était lui-même aussi bon à seulement trente ans.

Après avoir mis fin à sa conversation avec Hanser, il lui sourit.

— C'est encore moi le chef, ici, clarifia-t-il.

— Je sais. J'ai seulement pris les devants, et j'ai convoqué l'équipe pour que tu aies notre feedback sur le dossier. À la fin, c'est toi qui décideras, comme toujours, répondit-elle avec un clin d'œil.

— Comme si j'avais le choix une fois que tu as commencé à te mêler de quelque chose, répondit-il en se levant. Bon, préparons nos affaires, direction Västerås.

Comme à son habitude, Billy Rosén roulait trop vite sur la E18. Torkel avait abandonné depuis longtemps déjà l'idée de dire quoi que ce soit. Au lieu de protester, il se concentra sur le dossier Eriksson qu'ils venaient de recevoir. Le rapport était relativement court : le responsable de l'enquête, Thomas Haraldsson, ne paraissait pas être le policier le plus zélé. Peut-être allaient-ils devoir tout reprendre depuis le début. Torkel savait que c'était le genre d'affaire qui faisait les choux gras de la presse à scandale. D'autant plus que la cause de la mort identifiée par l'examen préliminaire du légiste sur le lieu de la découverte avait conclu à un déchaînement de violence extrême, avec de nombreux coups de couteau dans le cœur et les poumons. Ce n'était pourtant pas ce qui préoccupait le plus Torkel. Plutôt la dernière phrase qu'avait notée le médecin sur le rapport rédigé sur place :

“Les résultats de l'examen préliminaire indiquent qu'il manque une grande partie du cœur de la victime.”

Torkel regarda par la fenêtre les arbres qui bruissaient. Quelqu'un avait pris le cœur. Torkel espérait que le jeune avait été un fan de Heavy Metal ou de *World of Warcraft*, sinon la presse échafauderait les spéculations les plus farfelues.

Encore plus farfelues que d'habitude, se corrigea-t-il.

Vanja leva les yeux du dossier : elle venait sûrement de parcourir les mêmes lignes que lui.

— Il serait peut-être judicieux de faire tout de suite appel à Ursula, dit-elle.

Comme d'habitude, elle avait lu dans ses pensées. Torkel acquiesça. Billy jeta un bref regard en arrière.

— On a une adresse ?

Torkel la lui tendit, et Billy programma le GPS. Torkel ne voyait pas d'un bon œil que Billy s'en serve en roulant, mais au moins, il avait fait l'effort de ralentir.

— Encore une demi-heure.

Billy appuya sur l'accélérateur, et le monospace réagit aussitôt.

— Peut-être même qu'on y arrivera en vingt minutes, si ça roule.

— Une demi-heure, c'est tout à fait acceptable. Je trouve ça toujours désagréable de passer le mur du son.

Billy savait parfaitement ce que Torkel pensait de son style de conduite, mais il se moqua de son chef dans le rétroviseur. Bonne route, bonne voiture, bon conducteur : pourquoi ne pas en tirer le maximum ?

Billy appuya encore sur le champignon.

Torkel sortit son téléphone et composa le numéro d'Ursula.

Le train quitta la gare de Stockholm à seize heures sept. Sebastian s'installa en première classe. Il se laissa aller dans son siège et ferma les yeux lorsque les wagons se mirent en marche.

Autrefois, il ne parvenait jamais à rester éveillé pendant les trajets en train. Mais il ne réussit pas à trouver le sommeil malgré le besoin urgent que manifestait son corps d'avoir une petite heure de repos.

Il sortit donc la lettre des pompes funèbres, l'ouvrit et commença à lire. Il savait déjà ce qu'elle contenait. Une ancienne collègue de sa mère l'avait appelé pour l'informer de son décès. Dans la paix et la dignité, avait-elle ajouté. La paix et la dignité, le parfait résumé de la vie de sa mère. Cette description n'avait rien de positif, en tout cas pas quand on s'appelait Sebastian Bergman. Non, pour lui, la vie était un combat de la première à la dernière heure. Il n'y avait aucune place pour les paisibles et les dignes. Les ennuyeux à mourir, comme il les appelait. Ceux qui avaient toujours un pied dans la tombe. Comment aurait-il vécu s'il avait mené une vie paisible et digne ?

Certainement mieux. Moins dans la souffrance.

C'était du moins ce que Stefan Hammarström, le thérapeute de Sebastian, tentait de lui faire comprendre. Lors de la dernière consultation, c'était exactement ce dont ils avaient discuté, après que Stefan eut évoqué la mort de sa mère.

— Quel danger y a-t-il à être comme les autres ? avait demandé Stefan quand Sebastian lui avait expliqué ce qu'il pensait de la "paix et la dignité".

— Un danger de mort ! avait répondu Sebastian. Tu vois bien qu'on en meurt, apparemment.

Ensuite, ils avaient passé presque une heure à discuter de l'homme et de sa prédisposition génétique au danger. L'un des sujets préférés de Sebastian.

Il avait appris l'effet moteur du danger, en partie par sa propre expérience, en partie par ses recherches sur les tueurs en série. Il avait expliqué à son thérapeute qu'un tueur en série n'était réellement motivé que par deux choses : les fantasmes et le danger. Le fantasme était un moteur ronronnant, toujours actif, même s'il tournait à vide.

La plupart des gens ont des fantasmes. Sexuels, sombres ou brutaux, dans lesquels l'ego est sans cesse flatté, et les choses ou les gens qui font barrage sont anéantis. On est toujours surpuissant dans ses fantasmes, mais peu de personnes osent vraiment les réaliser. Ceux qui le font ont trouvé la clé : le danger.

Le danger d'être découvert.

Le danger de commettre l'irréparable.

L'adrénaline et les endorphines sécrétées à ce moment-là étaient la turbopropulsion, le carburant qui amenait le moteur à tourner à plein régime. Certaines personnes

recherchaient sans cesse ce frisson bien particulier, et cela expliquait pourquoi les meurtriers devenaient des tueurs en série. Il était difficile de retomber au point mort une fois que l'on avait fait tourner le moteur. Senti la puissance et découvert ce qui faisait vibrer. Le danger.

— Tu crois vraiment que c'est le danger ? Pas plutôt la recherche de sensations fortes ? dit Stefan en se penchant vers Sebastian, une fois que ce dernier se fut tu.

— On est en cours de vocabulaire ou quoi ?

— Tu viens pourtant de donner un cours magistral. Stefan prit la carafe posée sur la table à côté de lui, remplit un verre d'eau et le tendit à Sebastian. Tu n'es pas censé être payé pour donner des cours, au lieu de payer pour en donner ?

— Je te paye pour que tu m'écoutes. Peu importe ce que je dis.

Stefan rit en secouant la tête.

— Non, tu sais exactement ce pour quoi tu me paies. Tu as besoin d'aide, et ces petites digressions nous empêchent de parler de ce qui nous préoccupe vraiment.

Sebastian se garda de répondre et resta impassible. Il aimait bien Stefan, c'était un gars réglo.

— Pour en revenir à ta mère, quand aura lieu l'enterrement ?

— Il a déjà eu lieu.

— Et tu y es allé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense que c'était une cérémonie pour les gens qui l'appréciaient vraiment.

Stefan l'observa pendant un moment en silence.
— Comme tu le vois, on a encore du pain sur la planche.

Le wagon s'inclina dans le virage. Le train tonnait à travers le beau paysage de prés verts et de forêts du nord-ouest de Stockholm. Le Mälars dans toute sa splendeur étincelait à travers les arbres. N'importe quel autre passager du train aurait sûrement pensé à la beauté de la nature en admirant ces paysages. Pour Sebastian, c'était le contraire. Il ne voyait aucune beauté dans la nature qui l'entourait. Il leva les yeux au plafond. Toute sa vie, il avait fui ses parents. Fui son père contre lequel il s'était battu toute sa jeunesse, et fui sa mère qui avait été paisible et digne mais jamais de son côté. Jamais de son côté, c'était comme ça qu'il l'avait ressenti.

Pendant un instant, les larmes lui montèrent aux yeux. Il n'avait appris à pleurer que ces dernières années. Bizarre, pensa-t-il, qu'on puisse découvrir une chose aussi simple que les larmes à mon âge. C'était émotionnel, irrationnel, exactement ce qu'il avait toujours fui. Ses pensées revinrent à la seule chose qu'il savait capable d'anesthésier ses sentiments : les femmes. Encore une promesse que Sebastian n'avait pas tenue. Quand il avait rencontré Lily, il avait décidé de lui être fidèle, et n'avait commis aucun faux pas. Mais à cause de ce rêve qui ne cessait de le poursuivre et de ses journées vides et désœuvrées, il n'avait pas trouvé d'autre issue. La chasse aux nouvelles conquêtes et les quelques heures passées en compagnie de différentes femmes remplissaient sa vie et, pendant un court moment, ses pensées sortaient

victorieuses du combat contre l'impuissance. Seul l'état d'homme, d'amant, de prédateur à l'affût de nouvelles proies, l'apaisait. Au moins, il avait pu préserver cette capacité, ce qui le réjouissait autant que cela l'angoissait. Il en avait fait son identité : un célibataire qui tuait le temps avec des jeunes, des vieilles, des étudiantes, des collègues, des femmes mariées et des célibataires. Il ne discriminait personne. Seule une règle comptait : la femme devait lui appartenir complètement. Elle devait lui faire sentir qu'il n'était pas inutile, qu'il était vivant. Il savait à quel point son comportement était destructeur, mais il ne parvenait pas à s'arrêter et préférait éluder le constat qu'il lui faudrait un jour trouver une autre solution.

Il commença à regarder autour de lui dans le wagon. Son regard s'arrêta sur une petite brune assise à quelques mètres. Environ quarante ans, chemisier bleu-gris, des boucles d'oreilles en or de grande valeur. Pas mal, pensa-t-il. Elle lisait un livre. Parfait. Selon son expérience, les lectrices quadragénaires se situaient à dix sur l'échelle de la difficulté. Même si cela dépendait également un peu de ce qu'elles lisaient.

Il se leva et s'avança jusqu'à elle.

— Je vais au wagon-restaurant, je peux vous rapporter quelque chose ?

La femme leva les yeux de son livre d'un air interrogateur, se demandant s'il s'adressait vraiment à elle. Elle comprit que c'était manifestement le cas en croisant son regard.

— Non merci.

Elle reposa les yeux sur son livre de manière assez démonstrative.

— Vous êtes sûre ? Même pas une tasse de café ?

— Non merci.

Cette fois, elle n'avait même pas fait l'effort de lever la tête.

— Un thé ? Un chocolat chaud ?

Elle posa son livre sur ses genoux et considéra Sebastian d'un air agacé. Ce dernier arbora son sourire désormais quasiment légendaire.

— On pourrait aussi déguster du vin, mais c'est peut-être encore un peu tôt ?

La femme ne répondit pas.

— Vous vous demandez sûrement pourquoi je vous propose ça, poursuit Sebastian. C'est que je me sens revêtu d'une mission : vous sauver de ce livre. Je l'ai lu, vous m'en serez reconnaissante.

La femme releva les yeux, et leurs regards se rencontrèrent de nouveau. Sebastian sourit. La femme lui rendit son sourire.

— Une tasse de café, ce serait parfait. Noir et sans sucre.

— Tout de suite.

Un sourire éclaira le visage de Sebastian tandis qu'il se frayait un passage à travers le wagon. Le voyage vers Västerås allait sans doute être très sympathique.

Au commissariat de Västerås, tout le monde s'activait comme dans une fourmilière. Kerstin Hanser jeta un regard stressé sur sa montre. Elle devait partir. Mais Dieu sait qu'elle n'en avait pas envie. Elle aurait facilement pu énumérer cent mille choses qu'elle aurait préféré faire plutôt que d'aller au laboratoire de médecine légale pour rencontrer Lena Eriksson. Bien qu'ils soient à cent pour cent sûrs que le jeune homme retrouvé mort était bien Roger Eriksson, sa mère avait tenu à le voir. Hanser avait tenté de l'en dissuader, mais Lena Eriksson avait insisté. Elle voulait voir son fils. Elle avait malgré tout repoussé le rendez-vous à deux reprises. Hanser ignorait pourquoi, mais elle aurait préféré qu'elle annulât carrément. Voire qu'elle se passât de sa présence. Cet aspect de son travail était celui qu'elle aimait le moins, et pour être honnête, elle n'était pas douée pour ça. Elle essayait tant bien que mal d'éviter de le faire, mais c'était comme si ses collègues s'attendaient à ce que, en tant que femme, elle gère mieux la situation. Qu'elle sache trouver les bons mots. Que les proches et les parents supportent mieux la nouvelle d'un décès quand elle était annoncée par une femme. Hanser trouvait ça stupide.

Elle ne savait jamais quoi dire. Elle pouvait exprimer sa profonde compassion, peut-être proposer des bras ou une épaule sur laquelle pleurer, ou le numéro de téléphone d'un psychologue, et assurer que la police faisait tout ce qui était en son pouvoir pour arrêter le meurtrier. Bien sûr, elle pouvait faire tout ça, mais la plupart du temps, il s'agissait simplement d'être là. Et ça, tout le monde en était capable.

Elle ne se souvenait même plus du policier qui était là quand elle était allée avec son mari identifier Niklas. Un homme. Un homme qui était simplement resté à côté d'eux.

Elle aurait pu envoyer un de ses collègues à sa place. Elle aurait sûrement procédé ainsi si l'enquête avait été plus avancée. Mais elle ne devait prendre aucun risque. Les médias étaient partout. Ils étaient visiblement déjà au courant de la disparition du cœur de la victime. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne découvrent que le garçon avait déjà disparu depuis trois jours quand la police avait commencé les recherches. Sans oublier l'incident des ados scouts traumatisés dans la forêt, et Haraldsson qui s'était "gravement foulé la cheville". Ils ne pouvaient plus se permettre d'essayer d'autres critiques. Et elle y veillerait personnellement. Elle voulait travailler avec les meilleurs et résoudre cette affaire le plus rapidement possible. Tel était son plan.

Le téléphone sonna. C'était sa collègue de l'accueil : la Crim' était arrivée. Hanser jeta un œil à l'horloge. Ils étaient en avance.

Elle voulait au moins les saluer, Lena Eriksson l'attendrait bien quelques minutes. Hanser lissa son chemisier,

se leva et descendit les escaliers. Arrivée devant la porte qui la séparait du hall d'entrée du commissariat, elle s'immobilisa. À travers la porte vitrée à petits carreaux, elle vit Torkel Höglund faire les cent pas les mains dans le dos. Dans le coin des canapés verts, elle aperçut un homme et une femme, tous deux plus jeunes qu'elle. Sûrement les collègues de Torkel, supposa-t-elle en poussant la porte. Torkel se retourna quand il entendit la porte cliqueter, et sourit en la voyant.

Hanser hésita tout à coup. Que devait-elle faire ? Lui donner une accolade ou une simple poignée de main ? Ils avaient suivi des formations et déjeuné plusieurs fois ensemble, s'étaient croisés dans les couloirs. Mais les tergiversations de Hanser se révélèrent inutiles. Torkel vint à sa rencontre et lui donna une belle accolade chaleureuse. Puis il se tourna vers ses deux compagnons qui s'étaient levés et les lui présenta. Hanser les salua.

— Je suis vraiment désolée, mais je suis un peu pressée là, il faut que j'aille à la morgue.

— Le jeune ?

— Oui.

Hanser se tourna vers la réceptionniste.

— Haraldsson ?

— Il devrait être en route. Je l'ai appelé tout de suite après vous avoir prévenue.

Hanser fit un signe de tête approuvateur et jeta à nouveau un coup d'œil à sa montre. Elle ne devait pas prendre trop de retard. Elle lança un regard à Billy et Vanja avant de s'adresser à Torkel.

— C'était Haraldsson qui était chargé de l'enquête jusqu'à présent.

— Oui, j'ai vu son nom dans le dossier.

Hanser tressaillit. Avait-elle entendu une pointe de mépris dans la voix de Torkel ? Si oui, son visage ne trahissait rien.

Que fabriquait encore Haraldsson ? Hanser s'apprêtait à sortir son téléphone quand la porte derrière elle laissa apparaître un Haraldsson sévèrement boiteux, se donnant beaucoup de peine pour prendre le plus de temps possible.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Torkel en désignant son pied droit.

— Je me suis tordu la cheville dans la forêt, au cours des battues pour retrouver l'ado. C'est pour ça que je n'étais pas sur place quand on l'a découvert.

Il avait prononcé cette dernière phrase en jetant un regard à Hanser.

Elle ne le croyait pas, il le savait. Il devait donc ne pas oublier de boiter. Elle n'irait quand même pas jusqu'à appeler l'hôpital ! Et si elle le faisait, on ne lui fournirait sûrement aucune information : n'y avait-il pas une sorte de secret professionnel ou de protection des patients dans ces cas-là ? Les employeurs n'avaient quand même pas le droit de regarder les dossiers de leurs patients, si ? Il faudrait qu'il s'informe sur ses droits auprès du syndicat. Haraldsson était plongé si profondément dans ses pensées que, pendant un instant, il n'avait pas écouté sa chef. Il remarqua qu'elle le regardait d'un air grave.

— Torkel et son équipe vont prendre les rênes de l'enquête.

— À ta place ?

Haraldsson paraissait sincèrement surpris. Il ne s'était pas attendu à une chose pareille. Tout à coup, il s'illumina. C'étaient de vrais policiers, comme lui. Nul doute qu'ils sauraient apprécier son travail à sa juste valeur, mieux que sa scribouillarde de chef.

— Je suis encore la principale responsable de l'enquête, mais la Crim' va immédiatement prendre la direction des opérations.

— Avec moi ?

Hanser soupira intérieurement et formula une prière silencieuse pour que Västerås ne soit jamais frappé par une série de crimes. Ils n'auraient aucune chance.

Vanja jeta un regard amusé à Billy. Torkel assista à la conversation sans sourciller. Critiquer ou se moquer de la police locale était le plus mauvais point de départ pour une collaboration. Torkel n'avait jamais été partisan de venir marquer son territoire chez les autres.

— Non, ils vont diriger l'enquête. Cette mission t'est retirée.

— Mais nous serions bien évidemment très heureux de travailler en étroite collaboration avec vous, intervint Torkel en regardant Haraldsson d'un air grave. Vous avez une connaissance approfondie du dossier, ce qui est déterminant pour la suite de l'enquête.

Vanja dévisagea Torkel d'un air étonné. Elle-même avait déjà classé Haraldsson dans la catégorie "CD". Un cas désespéré, qui pouvait certes donner son avis sur l'affaire, mais que l'on devait absolument tenir à l'écart de l'enquête.

— Alors, je dois travailler avec vous ?

— Oui.

— Comment ?

— On verra. On pourrait déjà commencer par un résumé détaillé de tout ce qui s'est passé jusqu'ici, et on avisera.

Torkel posa sa main sur l'épaule de Haraldsson et le dirigea doucement vers la porte.

— À tout à l'heure, lança-t-il à Hanser par-dessus son épaule.

Billy retourna vers le coin canapés pour récupérer ses valises. Vanja resta immobile, déconcertée. Elle aurait juré que l'ex-responsable de l'enquête avait marché à côté de Torkel sans boiter.

Lena Eriksson était assise dans la petite salle d'attente et se fourra une énième pastille Läkerol dans la bouche. Elle avait embarqué la boîte sur son lieu de travail. À l'eucalyptus. Pas vraiment son goût préféré, mais elle avait pris la première boîte qui lui était tombée sous la main avant la fermeture et l'avait fourrée dans son sac, sans regarder.

C'était hier.

Quand elle était encore persuadée que son fils était vivant. Quand elle avait aveuglément cru ce policier qui lui avait dit que tout indiquait que Roger était parti pour quelques jours. Peut-être à Stockholm. Ou ailleurs. Une escapade d'adolescent.

Hier.

Un monde séparait ces deux journées. L'une encore remplie d'espoir. Et l'autre, celle où son fils avait disparu à jamais. Assassiné, retrouvé dans une mare, le cœur arraché.

Après qu'on lui eut appris son décès, elle n'avait pas quitté son appartement de toute la journée. Elle aurait dû rencontrer la police plus tôt, mais elle avait appelé pour décaler. Deux fois. Elle n'arrivait tout simplement pas à se lever. Pendant un moment, elle avait cru ne jamais avoir la force de se mettre debout. Alors elle était restée

assise. Dans son fauteuil, dans le salon dans lequel ils avaient passé de moins en moins de temps ensemble, son fils et elle. Elle avait essayé de se remémorer la dernière fois qu'ils avaient regardé un film tous les deux, parlé, ou tout simplement partagé un moment. Sûrement juste après son entrée dans cette maudite école. Après seulement quelques semaines passées en compagnie de ces fils de bourges, il avait déjà commencé à changer. L'an dernier, leurs chemins s'étaient séparés tout doucement, chacun vivant sa vie de son côté.

Les journalistes de la presse à sensation ne cessaient de lui téléphoner, mais elle ne voulait parler à personne. Pas encore. Au bout d'un moment, elle laissa le combiné de son fixe décroché et éteignit son portable. Puis ils vinrent jusqu'à sa porte, l'appelant à travers la fente du courrier et lui laissant des mots sur le paillason. Mais elle n'ouvrit à personne et ne se leva pas de son fauteuil.

Elle avait une terrible nausée. Le café du distributeur automatique, qu'elle avait bu peu après son arrivée, commençait à remonter le long de son œsophage. Avait-elle mangé depuis hier ? Sûrement pas, mais elle avait bu. De l'alcool. Elle ne le faisait jamais, du moins pas en grande quantité. Elle était très réservée, ce qui n'était pas forcément évident à deviner quand on ne la connaissait pas. Lena, sa teinture blonde artisanale aux racines noires et son embonpoint. Son vernis à ongles qui s'écaillait au bout de ses doigts cerclés de bagues et son piercing. Sa passion pour les joggings flottants et les tee-shirts amples : la plupart des gens avaient des préjugés en la voyant. Et beaucoup étaient justifiés. Lena avait arrêté l'école en troisième, était tombée enceinte à

dix-sept ans, était toujours à court d'argent, élevait seule son enfant et avait un job mal payé. Des problèmes de drogue ou d'addiction ? Non, elle n'en avait jamais eu.

Aujourd'hui, pourtant, elle avait bu. Pour faire taire la petite voix qui avait commencé à parler juste après l'annonce du décès et qui s'était amplifiée tout au long de la journée. La petite voix qui refusait de se taire.

Lena sentait la migraine l'envahir. Elle avait besoin d'air frais et d'une cigarette. Elle se leva, prit son sac et se dirigea vers la sortie. Ses talons usés résonnèrent sur les dalles de pierres. Alors que Lena avait presque atteint son but, une femme d'environ quarante-cinq ans entra par la porte tournante. D'un pas décidé, elle s'avança vers Lena.

— Lena Eriksson ? Je suis Kerstin Hanser, police de Västerås. Je vous prie de m'excuser pour mon retard.

Dans l'ascenseur, elles n'échangèrent pas un seul mot et quand elles furent arrivées au sous-sol, Hanser ouvrit la porte pour laisser passer Lena. Elles longèrent le corridor jusqu'à ce qu'un homme chauve à lunettes et blouse blanche vienne les accueillir. Il les conduisit dans une petite pièce où se trouvait une seule civière éclairée par un néon. Sous le drap blanc se dessinaient les contours d'un corps. Hanser et Lena s'approchèrent lentement. Le chauve se plaça au niveau de la tête, puis regarda Hanser qui opina du chef. Il descendit alors lentement le drap et découvrit le visage de Roger puis son cou, jusqu'à la clavicule. Lena baissa les yeux sur la civière, en silence, tandis que Hanser faisait un pas en arrière en signe de respect. La femme à côté d'elle n'avait ni mis la main sur sa bouche pour étouffer un cri, ni commencé à suffoquer. Pas de sanglots, rien.

Hanser l'avait déjà remarqué quand elles s'étaient rencontrées juste devant la sortie : elle ne paraissait pas avoir pleuré. Ne semblait pas non plus choquée ou perturbée. Elle donnait même une impression de calme. Dans l'ascenseur, Hanser avait malgré tout noté des effluves d'alcool masqués par une odeur de bonbon pour la gorge, et avait supposé que cela expliquait l'absence de manifestation de sentiments. Ça et le choc.

Lena resta immobile, le regard fixé sur son fils. À quoi s'était-elle attendue ? À rien de particulier, en fait. Elle n'avait pas osé penser à quoi il ressemblerait. Elle n'avait pas pu s'imaginer comment ce serait de se retrouver ici. Et à quel point le temps passé dans l'eau l'aurait transformé. Il était vraiment gonflé, comme s'il avait fait une crise d'allergie. Mais à part ça, il était comme d'habitude, trouva-t-elle. Les cheveux bruns, la peau claire, les sourcils noirs et marqués, le début de moustache sur la lèvre supérieure. Les yeux fermés. Forcément.

— Je pensais qu'il aurait l'air de dormir.

Hanser ne répondit pas. Lena se tourna vers elle comme pour lui demander de confirmer son impression.

— On ne dirait pas qu'il dort.

— Non.

— Je l'ai regardé dormir tellement de fois. Surtout quand il était petit. Je veux dire, il ne dit rien. Il a les yeux fermés, mais...

Lena ne termina pas sa phrase. Au lieu de cela, elle tendit la main et toucha Roger. Il était froid. Mort. Elle posa sa main contre sa joue.

— Mon fils avait quatorze ans quand je l'ai perdu, lâcha Hanser.

Lena touchait toujours la joue du garçon, mais se tourna un peu dans sa direction.

— C'est vrai ?

— Oui...

Nouveau silence. Pourquoi avait-elle dit cela ? Hanser ne l'avait jamais mentionné en pareille situation. Mais cette femme devant la civière avait quelque chose de particulier. Hanser avait l'impression qu'elle ne s'autorisait pas à faire son deuil. Elle ne le pouvait pas. Peut-être même ne le voulait-elle pas. Hanser avait voulu dire des mots compatissants, comme une main tendue pour montrer qu'elle comprenait ce que Lena éprouvait.

— Il a aussi été assassiné ?

— Non.

Brusquement, Hanser se sentit bête. Comme si son commentaire était censé comparer leurs souffrances : "Moi aussi, j'ai perdu quelqu'un, juste histoire que vous le sachiez." Mais les pensées de Lena étaient déjà ailleurs. Elle s'était retournée et observait son fils.

Tant d'années où il avait été la seule chose dont elle pouvait être fière.

Tant d'années où il avait été la seule chose qu'elle avait.
Point final.

Est-ce de ta faute ? recommença la petite voix. Lena retira sa main et fit un pas en arrière. Sa migraine ne lui laissait aucun répit.

— Je crois que j'aimerais y aller maintenant.

Hanser hocha la tête. Tandis que les deux femmes s'avançaient vers la porte, le chauve remonta le drap sur le cadavre.

Lena tira un paquet de cigarettes de son sac.

— Y a-t-il quelqu'un à qui vous puissiez téléphoner ? Vous feriez peut-être mieux de ne pas rester seule en ce moment.

— Mais c'est ce que je suis pourtant. Je suis seule maintenant.

Lena quitta la pièce. Hanser resta plantée là. Exactement comme prévu.